

imprimeurs belges vont trouver là une nouvelle source de revenus par l'octroi de privilèges et de monopoles de vente. De plus, ces livres exigent une impression soignée et les professionnels belges vont rapidement acquérir une réputation internationale dans ce domaine. Il en résulte une expansion extraordinaire de l'édition de missels* et de livres de prières* qui, écrits en latin, connaissent une diffusion universelle. C'est de cette période que date le renom des maisons spécialisées de Bruges (Beyaert), de Turnhout (Brepols*) et de Tournai (Casterman*). En 1880, on dénombre dans le pays 577 établissements d'imprimerie pour une production totale estimée à 22 millions de francs.

Les meilleures traditions du livre belge sont reprises par les éditions Van Oest au cours des années précédant la Première Guerre mondiale. Il est symptomatique de constater qu'à cette époque, le pourcentage de livres publiés en langue française est d'environ 80 % contre 14 % d'ouvrages en langue flamande. Après la guerre, la proportion de parutions en flamand est sensiblement plus élevée. L'édition en langue néerlandaise a progressé, ce qui se traduit par la constitution de nouvelles maisons d'édition importantes et par le développement de maisons anciennes, situées dans les provinces flamandes du pays. À la veille de la Seconde Guerre mondiale, on compte en Belgique une centaine de maisons d'édition dont la production est régulière, tandis qu'un nombre tout aussi important de firmes ayant pour activité principale la librairie ou l'imprimerie publient par intermittence bon nombre d'ouvrages. Une enquête a permis d'évaluer à près de 10 000 tonnes la quantité de papier affectée annuellement à l'édition belge du livre de 1935 à 1940. Une bonne partie de la production prend alors le chemin de l'étranger. En ce qui concerne le livre d'expression française, les statistiques démontrent que si la Belgique est depuis longtemps le meilleur client de la France, la réciproque est également vraie. Depuis 1945, l'importance des échanges a évolué en faveur de la Belgique.

Aujourd'hui, quoique plus de 2 500 éditeurs soient enregistrés auprès du dépôt légal, on peut considérer qu'il n'existe en Belgique que 236 éditeurs professionnels (115 sont établis dans la région flamande, 87 à Bruxelles et 34 seulement en région wallonne). La majorité de ceux-ci – 55 % – publient au moins dans les deux langues nationales et beaucoup d'entre eux éditent également en anglais, allemand ou autres langues. À la différence de ce qui se passe en France, l'édition belge est loin d'être centralisée dans la capitale. C'est dans la partie flamande du pays que se trouve la plus grande concentration d'éditeurs (48 %), suivie de l'agglomération bruxelloise (37 %) ; une petite partie (14 %) des éditeurs professionnels

exercent leurs activités en Wallonie. S'ils sont peu nombreux, les éditeurs wallons accaparent cependant une bonne partie du chiffre d'affaires national. Conscients de l'exiguïté de leur marché intérieur, les éditeurs belges ont toujours été de grands exportateurs : 60 % de la production est dirigée vers l'étranger. Les éditeurs belges font ainsi nettement mieux que leurs confrères étrangers, notamment les Allemands qui n'exportent que 10 % environ de leurs titres, les Français 13 %, et les Anglais 40 %. Les Pays-Bas sont d'ailleurs devenus le premier marché du livre belge, dépassant la France depuis 1976 (40 % contre 30 %).

C'est dans le domaine de la littérature que les Belges publient le plus de titres : 25 % de l'ensemble. Il faut cependant observer, d'une part que c'est précisément dans cette catégorie que l'on retrouve le plus de titres étrangers, et d'autre part qu'on y classe également la bande* dessinée et les livres pour enfants, qui constituent la grande spécialité de l'édition belge. À noter encore que parmi les « vraies belles lettres » on trouve surtout de l'édition flamande, l'édition littéraire belge en langue française souffrant énormément de la proximité de Paris. On sera d'autre part surpris de constater que c'est aux sciences sociales que l'édition belge consacre près de 20 % de ses titres et que les sciences appliquées en accaparent près de 12 %. On remarquera aussi le pourcentage relativement faible réalisé par le livre religieux alors que, jusqu'au dernier concile, la grande spécialité de la Belgique était le livre de prières et le missel d'autel. Aujourd'hui encore, l'édition périphérique de Belgique francophone reste soumise à la loi d'un marché dominé par Paris et constitue de toute évidence un relais pour la production française. Elle se positionne en revanche de manière complémentaire dans quelques segments naguère marginalisés, telle la bande dessinée. On soulignera également les efforts des éditions Complexe* qui ont développé une politique d'auteurs très internationale, jusque dans le domaine de la fiction, ainsi que ceux des éditions Marabout*, un des fleurons de l'édition belge, présentes sur le marché français du livre pratique et de la littérature informatique, entre autres.

JACQUES HELLEMANS

DE LA BIBLE À LA BD : LA CONVERSION DE L'ÉDITION BELGE

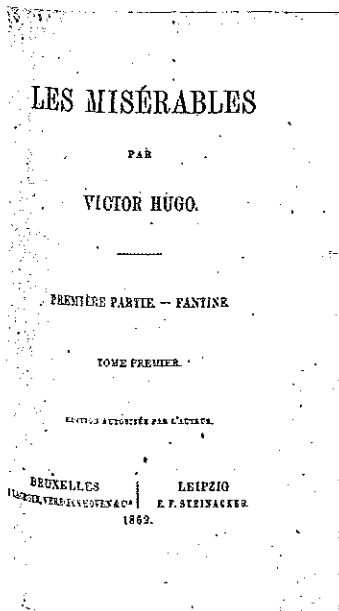
L'édition francophone belge contemporaine a ses best-sellers, allant de *Tintin* au *Bon Usage* de Grevisse, en passant par les aventures de Bob Morane. Elle a aussi ses maisons phares – Casterman, Dupuis ou Marabout, par exemple –, dont il y a lieu de craindre qu'elles masquent autant qu'elles éclairent le paysage où elles sont installées. Ce paysage, on ne peut le cartographier et lui donner une intelligibilité qu'à retracer les grandes lignes de force historiques qui en ont défini les contours et la structure.

Au travers de Plantin, au XVI^e siècle, s'était profilé ce qui deviendra l'idéal-type de l'éditeur belge : un imprimeur d'une très grande compétence technique, une relation plutôt détachée à l'égard des valeurs culturelles qui le conduit à instrumentaliser le savoir sous la forme d'ouvrages encyclopédiques et pratiques, un rapport de dévotion aux valeurs religieuses, qui n'exclut pas le sens du commerce (Plantin, anabaptiste de cœur, édite catholique sous Philippe II et protestant sous Guillaume d'Orange).

Cette disposition se renforce à partir de la fin du XVIII^e siècle avec l'essor de la contrefaçon à Liège, Bouillon et surtout Bruxelles, qui va durablement marquer le rapport que l'édition belge entretiendra avec la France comme avec le livre. La haute compétence technique des imprimeurs se double alors d'une réputation ambiguë : le contrefacteur est un pirate dont la seule qualité culturelle est de savoir repérer à temps les valeurs qui montent (de Chateaubriand à Balzac, de Janin à Dumas). La dynamique est lancée : la France produira, la Belgique reproduira, techniquement à l'époque de la contrefaçon, intellectuellement et littérairement ensuite. La difficile et

Les Misérables de Victor Hugo,
publié à Bruxelles
et à Leipzig, 1862.

Première édition belge
d'*Une saison en enfer*
d'Arthur Rimbaud, 1873.



tardive émergence d'une littérature nationale n'est pas étrangère à cette structure de subordination éditoriale qui conduira à l'imitation ou à un excès de déférence à l'égard de ce qui vient de Paris ou, inversement, incitera durablement les acteurs culturels français à considérer de haut ou avec quelque méfiance les pratiques, les méthodes et les produits émanant du pays voisin. Le mépris de Balzac à l'égard des contrefacteurs sera ainsi relayé par le soin tout paternaliste que Gide mettra à occulter, dans son compte rendu du *Bon Usage*, l'origine belge de Grevisse.

Cette logique va toutefois connaître une éclipse au moment du Second Empire, puis au lendemain de la Commune, avec l'arrivée d'auteurs français en exil ou en déshérence dans leur champ éditorial d'origine, en état de surchauffe et de surproduction dans les quinze dernières années du siècle. Hugo et Dumas, La Fontaine et Rimbaud, Mallarmé se feront éditer à Charleroi, Anvers ou Bruxelles. Et durant près de vingt ans, des maisons vont se développer avec un fort capital symbolique et une haute idée du livre : Lacroix & Verboeckhoven éditent *Les Misérables* et *La Légende d'Ulenspiegel* de Charles de Coster ; Kistemaekers publie Maupassant et Camille Lemonnier ; Deman édite à grands frais Mallarmé et Maeterlinck. Il est significatif que cette période où se développe une édition purement littéraire corresponde à une rapide éclosion d'une conscience littéraire nationale belge, prise en relais par la reconnaissance à l'échelle européenne que connaîtront les auteurs associés au mouvement symboliste (tels Verhaeren ou Maeterlinck, prix Nobel 1911). L'embellie sera brève : Lacroix & Verboeckhoven font faillite en 1874 (mauvaise gestion et surdéveloppement de l'infrastructure technique) ; Deman, ruiné par ses livres sur beau papier, va terminer ses jours dans le Midi ; Kistemaekers, écœuré par les procès et la censure, s'exile à Paris. Le terrain laissé vide sera massivement occupé par de grosses entreprises, moins audacieuses culturellement, mais plus solides économiquement.

La première maison à investir fermement le terrain à partir des années 1930 est Casterman*, héritière d'une longue tradition remontant au XVIII^e siècle et spécialisée dans le registre religieux et édifiant. Installé à Tournai, avec des entrées à l'évêché et un professionnalisme qui lui obtiendront d'être accrédité par le Saint-Siège pour l'édition des missels et autres livres de dévotion, Casterman ne cessera pas de combiner étroitement un habitus d'imprimeur et un éthos catholique, dont on retrouvera la trace chez d'autres éditeurs belges. En 1934, alors que ses presses tirent depuis quelques années de solides profits de la production des annuaires téléphoniques, Casterman entreprend la publication en albums des aventures de Tintin, signées Hergé, suivies par d'autres séries à succès, comme celles des *Martine* (à la mer, à la campagne, etc.). S'opère ainsi, sans que le premier terrain soit abandonné, une sorte de conversion à la fois d'un savoir-faire acquis (la bande dessinée requiert de réelles compétences graphiques) et d'une disposition moralisante (Tintin puis Martine seront les propagateurs de la bonne parole et de la bonne action). La diversification des créneaux se poursuivra en direction du roman pour la jeunesse, de l'ouvrage d'éducation affective et sexuelle ou encore de la réflexion spirituelle dans un esprit d'ouverture post-conciliaire. Les éditions Dupuis (1898), dotées du même éthos couplé au même habitus, ou les éditions du Lombard (1946), se spécialiseront également dans la BD qui représentera en Belgique le seul secteur de prestige international et à forte exportation (près de 40 % du chiffre d'affaires global de l'édition de langue française). L'école belge de la bande dessinée, illustrée par la vieille concurrence opposant les magazines *Spirou* (chez Dupuis) et *Tintin* (au Lombard), tire une part de son dynamisme de la compétence et du sens des affaires des professionnels de l'édition qui l'ont prise en charge. Franquin,

3 Histoires de Schtroumpfs

par Peyo

LES SCHTROUMPFS NOIRS



Peyo, *Les Schtroumpfs noirs*, Dupuis, 1963.

dans la série des *Gaston Lagaffe*, ne cessera de désigner le p.-d. g. Dupuis, grand absent partout présent.

Plus largement, le livre pour enfants et pour la jeunesse sera investi par des maisons tributaires d'un semblable capital mixte de dispositions, telles que Desclée (1871), qui porta d'abord le nom de Société de Saint-Jean-l'Évangéliste, ou encore l'imprimerie d'André Gérard à Verviers, spécialisée dans la publication de revues scouts, qui prendra dans l'après-guerre le nom, resté fameux, de Marabout (1949). Le coup d'audace d'André Gérard l'imprimeur et de Jean-Jacques Schellens, son conseiller éditorial, sera de lancer, quatre ans avant Hachette, une collection d'ouvrages à très fort tirage et au format de poche sur le modèle anglo-saxon du *paperback* à dos collé et à couverture vernissée (Marabout, ce mot-totem, s'inscrit à la fois dans l'esprit du scoutisme et dans le paradigme animalier des collections Albatros, Penguin et Pélican). Le terrain est ici d'abord celui des grands classiques (c'est-à-dire des textes inlassablement recyclés et recyclables sur différents supports), puis très vite il s'étend en direction de l'ouvrage pour la jeunesse avec des héros positifs à fort pouvoir de projection-identification (*Bob Morane* pour les garçons en Marabout Junior et *Sylvie* en Marabout Mademoiselle). La diversification des créneaux investis par Marabout reconduira l'ouverture du catalogue Casterman à des genres multiples mais sous-tendus par le même souci d'éducation et d'édification : Marabout Université, Marabout Flash, Marabout Service ou Marabout Fantastique relèveront tous d'un semblable décrochage de niveau, passant de la science au savoir, du savoir au savoir-faire, du savoir-faire au mode d'emploi ou de la littérature à l'infra-littérature. La maison existe toujours de nom (Nouvelles éditions Marabout, 1977) ; cependant, absorbée par le groupe Hachette, elle fonctionne aujourd'hui avant tout comme une entreprise de distribution dont le secteur éditorial produit à la chaîne des manuels d'initiation à l'informatique, des guides de tourisme et des ouvrages

pratiques. L'instrumentalisation du savoir et du livre demeure de règle, mais l'esprit d'invention des fondateurs ne souffle plus guère.

Plus récemment, les éditions De Boeck (1880), longtemps confinées dans le secteur du livre scolaire (renforcé en 1983 avec le rachat de la très catholique maison Wesmael-Charlier), ont opéré, par d'autres moyens, une diversification plus stratégiquement raisonnée. Comme s'il s'agissait de capter des capitaux symboliques extérieurs, De Boeck prospectera et démarchera systématiquement le domaine de l'enseignement universitaire et, d'autre part, absorbera des maisons en difficulté pour autant qu'elles soient susceptibles d'étoffer son catalogue par des titres prestigieux ou des segments de marché profitables : ainsi de la Renaissance du livre (vieux fleuron du secteur du livre d'art et de littérature), de Larcier (maison spécialisée dans le texte juridique) et surtout des éditions Duculot (qui enrichiront le fonds du groupe De Boeck par l'ouvrage hautement symbolique et rentable de Grevisse, avec l'ensemble de ses produits dérivés : manuels de conjugaison, précés de grammaire, exercices et corrigés, etc.).

LA DIFFICILE AUTONOMIE DE L'ÉDITION BELGE CONTEMPORAINE

On le voit, à trois moments successifs et à partir de trois secteurs initialement investis, un schéma analogue se reproduit : d'une part l'occupation forte d'un territoire au départ très défini (édition religieuse, livre de poche, livre scolaire) ; d'autre part l'extension des activités et la diversification des créneaux, selon un principe d'arborescence voulant que l'esprit maison se reconstitue en chacune des branches développées. La disparate de ces catalogues très fournis n'est que l'apparence extérieure d'une unité cachée, prenant source dans un passé toujours actif où s'articulent les compétences d'un métier, les valeurs patrimoniales d'une culture d'entreprise et les forces d'un dynamisme tenant du prosélytisme autant que du sens du commerce.

Bande dessinée, livre scolaire, ouvrages pour la jeunesse représentent les segments de marché les plus massivement investis par l'édition belge contemporaine – ajoutons le texte juridique, notamment chez Bruylant (1838). On peut y voir l'un des signes d'une position de satellite à l'égard du champ français, qui ne laisserait en quelque sorte à son voisin septentrional que les genres dévalués, mineurs ou utilitaires. On ne s'étonnera donc guère qu'à l'ombre de ces géants foisonnent, dans une relative obscurité, une multitude de maisons à vocation littéraire dont la renommée ne passe guère les frontières de la Communauté « française » de Belgique. Ayant fait l'option d'un secteur éditorial majoritairement sous contrôle parisien, ces éditeurs sont condamnés à une sorte de croisade culturelle permanente, qui peut s'exprimer soit par le choix de niches thématiques pointues – telles que le surréalisme et ses filiations, de Cobra à la Pataphysique, de Christian Dotremont à André Blavier, aux éditions du Daily Bul (1955), aux Marées de la nuit (1986), ou encore chez le Bruxellois Didier Devillez (1991) –, soit par la prise de position dans un créneau générique très défini – Lansman (1988) pour le théâtre, L'Arbre à paroles (1964) pour la poésie, Yellow Now (1973) pour le cinéma –, soit encore par une attitude globale d'ouverture, mêlant les genres et les styles au prix d'un déficit d'identité, qui ne permet guère d'affronter à armes égales la concurrence française. Les auteurs de romans sont très nombreux en Belgique et bien introduits dans les milieux littéraires français, mais le genre romanesque reste sous-représenté dans l'édition locale, parce que les auteurs ne sauraient escompter une véritable reconnaissance culturelle qu'en étant publiés par les grandes maisons de l'Hexagone. De Weyergans chez Gallimard à Jean-Philippe Toussaint chez Minuit, en passant par Pierre Mertens au Seuil, avec quelques excursions en

Arles auprès du Belge Hubert Nyssen, la littérature francophone de Belgique est une littérature déterritorialisée, éditorialement s'entend.

Quelques maisons résistent cependant à ce tropisme général, sans parvenir le plus souvent à fidéliser leurs auteurs, dont certains sont des sortes de nomades, passant d'un petit éditeur à un autre. À Bruxelles, Les Éperonniers (1973), Le Cri (1981), Le Pré aux sources (1986) ; dans le Hainaut, Talus d'approche (1980) ; en région liégeoise Luce Wilquin (1991) pratiquent, parmi d'autres, une édition lettrée, souvent soutenue directement ou indirectement par l'État, marquée par le goût du beau style et du bel objet typographique, mais dont les produits ne sont guère porteurs d'une griffe reconnaissable par le commun des lecteurs. Les éditions Labor (1925), spécialisées dans le secteur scolaire, n'aborderont la littérature que sous l'angle du patrimoine (ainsi dans la remarquable collection « Espace Nord », associée à « Babel ») et en direction d'un public d'enseignants et d'étudiants.

Le secteur des sciences humaines subit les effets d'une loi comparable : Mardaga (1966) à Liège, La Lettre volée (1989) à Bruxelles, malgré la haute qualité des ouvrages produits, ne parviennent guère encore à développer une politique d'auteurs durablement suivis. Un éditeur bruxellois tel que Complexe (1971) doit peut-être une part de son relief et de sa stabilité à sa capacité à jouer sur les deux tableaux belge et parisien, avec des collections de poche dont les sujets, les auteurs ou les préfaciers sont indifféremment recrutés en France et en Belgique.

On notera enfin l'apparition récente, dans ce paysage éditorial sous influence, de quelques francs-tireurs dont l'émergence a été rapide et remarquée, prouvant que la situation n'est pas aussi figée que la description sommaire qui vient d'être faite pourrait le laisser croire. Une jeune maison telle que Quorum (1992) à Ottignies, couvrant un large spectre éditorial, allant du roman policier à l'essai historique, ou un éditeur engagé tel que Luc Pire (1994) à Bruxelles, travaillant dans le domaine très particulier du livre-événement, portant sur des faits d'actualité, montrent qu'il est possible de briser la chaîne des habitudes et de sortir du cadre installé par quatre siècles d'histoire.

PASCAL DURAND - YVES WINKIN

Belin

Maison d'édition française fondée à Paris en 1777.

✧ Cette maison d'édition toujours indépendante aujourd'hui a été créée par *François Belin* (Genevrières, 4 juillet 1748 - Paris, 10 décembre 1808), imprimeur-libraire parisien originaire de la Haute-Marne. Plusieurs de ses enfants firent carrière dans les métiers du livre mais deux d'entre eux ont joué un rôle déterminant pour l'évolution ultérieure de l'entreprise. *Léonard-François, dit Belin-Leprieur* (13 janvier 1781 - 2 août 1855), fut imprimeur, comme son frère, *Auguste-Jean, dit Belin-Mandar* (18 juin 1786 - 4 mars 1851). En rachetant à Lamennais sa Librairie classique et élémentaire en 1826, ce dernier entra directement dans l'édition scolaire, le secteur en pointe à partir du vote de la loi Guizot en 1833. Imprimeur du *Dictionnaire de la conversation et de la lecture* et d'autres ouvrages encyclopédiques, éditeur et libraire, Belin-Mandar s'intéressa au livre d'éducation et au livre pieux. Son fils *Marie-Eugène, dit Eugène* (6 décembre 1816 - 22 novembre 1868) reprit le flambeau en 1846. La librairie était alors installée 5, rue Christine, dans le quartier des Écoles, et c'est véritablement Eugène Belin qui allait faire de la société une des grandes entreprises de livres scolaires, derrière L. Hachette et C^{ie}, intouchable en ce domaine avant 1870.

Eugène Belin privilégia la clientèle des écoles chrétiennes, par conviction religieuse mais aussi parce qu'elle était moins dépendante du ministère de l'Instruction publique. Toujours